

a Pierre Louis  
en toute amitié  
La Motte, le 9 août 1951  
Charles Dédeyan

## Vérité et Réalité dans « Les Fausses Confidences »

par Charles DÉDEYAN

Il est des auteurs que l'on ne situe jamais dans l'histoire littéraire sans leur donner un cortège rituel d'écrivains ou d'artistes animés du même idéal. Tel est le cas de Marivaux dont on a voulu faire — à satiété — un continuateur de la féerie shakespearienne, un frère plus optimiste de Watteau et un aïeul débonnaire de Musset. G. Larroumet (1), G. Deschamps (2), Faguet (3), Brunetière (4) se sont donné le mot pour lui créer ce personnage. Loin de nous la pensée de nier la valeur de ces jugements concordants. Les sujets ou les personnages d'un grand nombre de pièces, conformes aux traditions de la comédie italienne, viennent les confirmer. Nous n'avons qu'à parcourir la liste de ces titres charmants pour voir que Marivaux a souvent cultivé le rêve : *Le Triomphe de Plutus*, *La Réunion des Amours*, *le Prince Travesti* sont des étiquettes prometteuses de filtres et d'enchantements. Mais tout ce théâtre n'est-il que légende ? Personne n'a osé l'affirmer. Voltaire a rétracté assez platement sa pointe des « comédies métaphysiques », et dans le classement qu'il a fait de ces créations, Larroumet n'a pas manqué d'y distinguer des comédies de mœurs et des drames bourgeois. On accorde que Marivaux s'est tourné vers la vie. Mais un préjugé subsiste : ses personnages sont vrais, a-t-on dit, sans être réels. Voilà qui mérite réflexion, et s'il vaut mieux avoir affaire à Marivaux qu'à ses plus éminents lecteurs, mettons-nous en face de cette production dramatique et essayons, dans le commerce direct avec un de ses chefs-d'œuvre, de voir ce qui en est.

### I

Mais d'abord, qu'entendre par vérité et réalité ? Le vrai est d'ordre logique, et lorsqu'il se rapporte à des êtres vivants et concrets, d'ordre psychologique. Il est pour le classique ce qui coïncide avec l'homme universel, abstrait des contingences du temps et de l'individu. Nous disons qu'Andromaque et Phèdre sont vraies, sans accorder pour-

(1) *Marivaux, sa vie et ses œuvres*, nouvelle édition, Hachette 1894.

(2) *Marivaux*, troisième édit. Hachette. Les grands écrivains français, 1921.

(3) *Dix-huitième siècle*, études littéraires, Lecène. Oudin et Cie, 1892.

(4) *Etudes critiques*, deuxième série, Hachette, sixième édit., 1904.

Bibliothèque Maison de l'Orient



145962

tant qu'elles soient réelles. De nombreuses créations de Molière suscitent des réserves identiques. Cette conception de la vérité suppose une élaboration des données psychologiques. L'analyse les décompose, les classe et les explique ; travail nécessaire, mais plus propre à la science qu'à l'art, qui doit essayer, au contraire, de recomposer le réel, d'en donner au moins l'illusion par une imitation originale. Il faut le génie d'un Molière ou d'un Racine pour prêter vie au général. La réalité présente des apparences toutes contraires. Au lieu d'être analytique, elle est synthétique, au lieu d'être abstraite, elle est concrète, au lieu d'être de tous les temps et de tous les pays, elle se cantonne dans une époque et un milieu qu'elle reproduit avec leurs caractères particuliers. Elle n'isole pas les hommes des mœurs et des institutions de leur temps, elle nous les révèle avec ce qu'ils présentent d'éternel et de périssable. C'est toute la distance qui sépare *Phèdre* de *Ruy Blas*. Mais ainsi comprises, vérité et réalité ne sont que deux aspects de l'idéal proposé à l'artiste. Leur union forme-t-elle le fondement nécessaire de la beauté, sans lequel nulle œuvre ne serait durable ? La beauté dépend de la logique interne de l'œuvre, du but que l'auteur s'est assigné. L'absence de vérité ou de réalité ne doit point passer pour défaut, s'il entre dans les intentions de l'écrivain de les bannir de son théâtre ou de ses romans. De toute manière, c'est de Marivaux lui-même, ou, pour mieux dire, des *Fausse Confidences*, que nous apprendrons l'idéal artistique qui est ici poursuivi. Voyons si, par l'étude de l'atmosphère de la pièce et de la personnalité extérieure et intérieure des acteurs, nous trouverons la réalité et la vérité qui la couronnent. Car il nous faut aller du plus apparent au plus caché.

## II

En tête d'une comédie de la même lignée, les *Serments Indiscrets*, qui est comme la nôtre une surprise de l'amour, Marivaux nous dit son désir de prendre le ton de la conversation, « de saisir la tournure des idées familières et variées qui y viennent » (5). Cela suppose une série de conditions. Reproduire une conversation, n'est-ce pas recréer les personnages qui la tiennent ? Il faut donc un climat et un milieu propices à l'éclosion de ces êtres. Imaginez de donner l'empyrée comme cadre à des bourgeois ou à des gentilshommes. Tout l'effet sera détruit et nos gens seront noyés dans le bleu. L'auteur a voulu éviter cet inconvénient. Qu'a-t-il fait pour cela ?

Il a créé une atmosphère, il a imaginé une maison où ses créatures pourront vivre. Point n'est besoin de description balzacienne, d'inven-

(5) Nos citations sont faites d'après le *Théâtre complet* de Marivaux, édité par Jean Fournier et Maurice Bastide, 2 vol. in-4°, Les Editions Nationales, Paris, 1946. (Les Classiques Verts), mais l'édition de M. Marcel Arland dans la collection de la *Pléiade* (Gallimard, 1950), est aussi bien établie.

taire à n'en plus finir. Quelques touches légères, mais sûres et bien placées, nous apprennent que nous sommes à Paris, le Paris de la Régence, dans une demeure riche qui s'ouvre sur un jardin pareil à celui de *la Seconde Surprise* ; la domesticité y est nombreuse, les maîtres sont respectables. Nous avons des échos du mouvement de la ville. Voyez la scène XIV du premier acte : un véritable tableau de genre ; la rue avec ses fiacres, l'Opéra, la Comédie, les Tuileries y sont évoqués. A la scène III de l'acte II, M. Rémy songe aux « Petites Maisons », et au 3<sup>e</sup> acte, Arlequin est chargé de porter une lettre rue du Figuier. Une vie familière se laisse deviner avec son va-et-vient de chaque jour. « Voici votre marchande qui vous apporte des étoffes, Madame », annonce un domestique à Araminte (acte I, sc. VIII). Puis c'est un garçon joaillier qui passe ou le procureur chargé de débrouiller les procès en cours. Autant de traits, les plus extérieurs, il est vrai, qui doivent contribuer à la réalité des personnages et qui les emprisonnent déjà dans un monde défini.

Les liens qui les unissent à la société sont plus étroits encore. Nous sommes dans un milieu complexe, un milieu d'ascension et de décadence sociales. Ce double mouvement se présente comme l'image de la vie, dont il règle les rouages.

Ainsi Araminte semble, à en juger par sa mère, avoir appartenu à la bourgeoisie moyenne. Elle est montée d'un degré par son précédent mariage : « Ma fille, déclare Madame Argante, est veuve d'un homme qui était fort considéré dans le monde et qui l'a laissée fort riche » (I, sc. X). Elle possède cinquante mille livres de rente. De la finance à la noblesse il n'y a qu'un pas, un pas qui porterait la jeune veuve au sommet de la fortune et des honneurs : « Madame la Comtesse Dorimont aurait un rang si élevé, irait de pair avec des personnages d'une si grande distinction, poursuit Madame Argante, qu'il me tarde de voir ce mariage conclu. » Son genre de vie la rapproche d'ailleurs de cette noblesse qui doit lui ouvrir ses rangs : elle a un nombreux personnel, un intendant, un procureur, un château (II, sc. I) et elle fréquente des gens « nés ». Tel est le cas de cette amie malade dont elle a fait prendre des nouvelles par Dubois : « Madame la marquise se porte mieux, Madame, et vous est fort obligée de votre attention » (I, sc. XIII). Elle est emportée par le tourbillon mondain comme une femme jeune encore. Car si, par une délicatesse qu'explique le dénouement, Marivaux ne nous dit pas son âge, nous pouvons le deviner : elle est dans son plus bel été, mais une remarque attendrie sur la jeunesse de Dorante nous indique que l'automne est proche.

Dorante représente la courbe descendante. C'est un déclassé, peut-être une victime de la banqueroute de Law. Nous voyons par son oncle qu'il appartient au monde de la robe, d'ailleurs ce qu'il avoue lui-même à Araminte est significatif : « Mon père était avocat, et je pourrais l'être moi-même » (I, sc. VII). Il a donc reçu une éducation soignée ; on lui a même enseigné un art d'agrément, puisqu'il a peint

le portrait de la femme qu'il aime. Il a eu un domestique, Dubois, et la gêne l'a forcé à s'en séparer. Araminte tire la conclusion de tout cela : « C'est-à-dire que vous êtes un homme de très bonne famille et même au-dessus du parti que vous prenez. » Madame Argante, tout hostile qu'elle est, ne pense point différemment : « Je n'ai pas grande opinion de cet homme-là. Est-ce là la figure d'un intendant? » (I, sc. X). Il est jeune, par surcroît, n'ayant pas encore atteint trente ans ; il est à l'âge où, tout en ayant déjà éprouvé l'amertume de la vie, on ne veut pas s'avouer vaincu, où l'on cherche l'évasion et la délivrance en trompant la surveillance de l'infortune. Ce qui ajoute à sa réalité sociale, c'est qu'il n'est pas devenu intendant uniquement par amour, comme le Valère de *l'Avare* ; à cette cause, sans doute essentielle, se mêlent aussi les exigences de la vie.

Marton forme le pendant de Dorante : elle est aussi une victime des bouleversements sociaux. Ce n'est pas, en effet, une soubrette de profession. Dans une tragédie elle eût été la confidente, dans le drame moderne la gouvernante, la lectrice ou la demoiselle de compagnie. Ce balourd d'Arlequin lui parle avec déférence et tout comme M. Rémy et son neveu, ne l'appelle que Mademoiselle. Il n'y a que le comte qui, fort de son appui vénal, la nomme Marton tout court. Encore n'est-ce que lorsqu'il se trouve seul avec elle ; je doute que même alors il la prenne par le menton comme une vulgaire femme de chambre. C'est que son père était procureur ; Monsieur Rémy a soin de l'apprendre à Dorante quand il songe à la lui faire épouser : « C'est moi qui ai succédé à son père ; il était fort ami du vôtre, homme un peu dérangé ; sa fille est restée sans bien. La dame d'ici a voulu l'avoir ; elle l'aime, elle la traite moins en suivante qu'en amie » (I, sc. IV). Cette situation n'est pas unique dans le théâtre de Marivaux. Celle de la Lisette du *Préjugé vaincu* est toute semblable : « Je suis, déclare-t-elle à Lépine, la fille d'un homme qui était en son vivant procureur fiscal du lieu, qui mourut l'an passé, ce qui fait que notre jeune dame, faute d'une fille de chambre, m'a prise depuis trois mois chez elle, en guise de compagnie » (I, sc. I). La similitude de son cas avec celui de Dorante est encore accrue du fait qu'elle doit hériter « d'une vieille parente asthmatique, qui est à son aise », tout comme le neveu, à moins d'imprévu, doit hériter de son oncle.

Le comte Dorimont fait également partie du groupe des amoureux. Mais de tous il est sans doute le moins consistant. Il est comme une image qui s'efface de plus en plus, comme le représentant qualifié d'une race à son déclin, qui s'estompe à l'horizon social. Riche et disposant de grands appuis, il ne recherche pas Araminte pour son argent, ni pour mettre un terme à une contestation de propriété. Il aime la jolie veuve, voilà tout. Nous avons tout à l'heure laissé entendre que c'est un roué ; n'était-ce pas calomnie ? S'il ne montre pas le préjugé nobiliaire dans son projet de mariage, il ne manque point de mépris pour ses subalternes : « Ces gens-là ne sont bons à rien », dit-il, quand Mar-

ton l'avertit du désintéressement de Dorante. Peu soucieux de l'honneur des autres, il l'est du sien propre. Il apparaît à la fin comme le type du parfait galant homme, qui s'efface avec bonne grâce en voyant la place prise, et voici qui sent son gentilhomme d'une lieue : « J'ai dit que je ne plaiderais point et je tiendrai parole. »

Avec Dubois, nous quittons les créations strictement personnelles de Marivaux. Nous arrivons à la catégorie des valets. C'en est un. Larroumet l'appelle un « marieur » (6), mais il vaut mieux que cela, comme le Trivelin de la *Fausse Suivante* et le Lépine du *Legs*. Exécuteur des sentences de l'amour, il révèle dans cette occupation des qualités qui eussent pu trouver un meilleur emploi. Et n'oublions pas que ses semblables l'ont souvent trouvé ; n'est-ce pas Montesquieu qui écrit dans *Les Lettres Persanes* : « Le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs ; c'est un séminaire de grands seigneurs ; il remplit le vide des autres états » (7). Dubois aurait pu faire un excellent premier commis aux Affaires étrangères ; son homonyme, parti d'aussi bas, n'est-il pas devenu Cardinal et premier ministre, tout comme en Espagne et en Italie ce bouffon d'Alberoni ?

Marivaux a exploité ici une veine assez ancienne. Ce maître valet est le frère des Mascarille, des Scapin et des Crispin. Je songe à tout le profit dramatique qu'en ont tiré Molière et Régnard. Ce type est si tentant que Beaumarchais le reprendra pour créer l'immortel Figaro. Il n'est pas le premier à en avoir compris l'importance sociale. Marivaux l'a bien vu, si l'on en juge par le Jacob du *Paysan parvenu*, et il prend soin de nous la laisser entrevoir dans les dernières paroles de Dubois : « Ouf ! ma gloire m'accable. Je mériterais bien d'appeler cette femme-là ma bru. » (III, sc. XIII). Lisons les mémoires du temps et nous serons convaincus que les Dubois dépensaient leur mérite et leurs talents comme ils pouvaient, pour l'amour ou pour la politique. D'ailleurs, amour et politique n'allaient-ils pas souvent de pair ?

Arlequin, enfant de la Comédie Italienne, est en exil dans les *Fausse Confidences*. Il est détrôné par Dubois et il n'a même pas d'amoureuse. Marton est trop loin de lui. Dans ce cadre éminemment social, il représente un sacrifice à la fantaisie. Encore a-t-il quitté son costume multicolore pour endosser la livrée de laquais.

Le procureur est aussi un personnage venu d'Italie (8). Le fanfouche a subi une série de transformations sous les mains expertes du romancier et du dramaturge. Qu'a-t-il conservé de son pays d'origine ? Même son tricorne et sa canne sont français. Il est merveilleusement adapté au milieu ici décrit. Remarquez son langage précis et incisif d'homme de loi, ses saillies plébéiennes. Car il est le représentant attitré

(6) Marivaux, *sa vie et ses œuvres*, édition citée.

(7) Ed. H. Barckhausen, t. II, Lettre XCIX.

(8) Voir Xavier de Courville, *Lélio*, 2 vol., in-8°. E. Droz, *passim*.

du Tiers, le type du robin qui nous fait sourire, mais d'un sourire bienveillant et qui impose l'estime. Il apparaît comme une force tranquille et sûre de son destin, répugnant à l'aventure et au désordre, se prévalant de son équilibre pour dénoncer la folie d'autrui, faible seulement par son culte de l'argent. C'est la stabilité bourgeoise, le vivant reproche qui hante la mégalomanie de Madame Argante.

Cette dernière est encore un personnage traditionnel dans la comédie de Marivaux. Son nom est le nom générique qu'y porte la mère de l'amoureuse. Jusque là rôle dont le caractère, les attitudes, les démarches sont réglés d'avance, elle symbolise les dragons revêches, qui, après avoir fait mourir lentement leurs maris, montent la garde autour de leurs enfants, en essayant, d'ailleurs sans succès, de les livrer aux gendres de leur choix. Ici Madame Argante est la bourgeoise soucieuse d'avancement hiérarchique, de progrès social. C'est un Monsieur Jourdain en jupons, rêvant d'être « gentillefemme », pour parler comme Montaigne et Brantôme. Elle est entichée de noblesse et « serait charmée d'être la mère de Madame la Comtesse Dorimont ». Aussi en veut-elle à l'indolence d'Araminte « qui n'a pas assez d'élévation, qui ne sent pas le désagrément qu'il y a de n'être qu'une bourgeoise et que le beau nom de Dorimont et le rang de comtesse ne touchent pas assez » (I, sc. X). Caricature peut-être, mais que les prétentions nobiliaires et les défauts de classe font à maintes reprises coïncider avec la réalité.

Telle est la position dans le monde de chacun des acteurs. De ces traits individuels et particuliers des situations sociales se dégage une impression de provisoire, d'inachevé ; on entrevoit comme un univers en mouvement où la tradition et l'innovation se mêlent, s'unissent dans un rythme vivant, image de cette société changeante et en gestation continuelle du xviii<sup>e</sup> siècle. C'est la Régence qui, la première, nous montre, dans la réalité quotidienne, la fusion de deux Ordres — bien antérieure aux Etats Généraux — le monde de la finance fréquentant la noblesse, et la robe se glissant entre la noblesse et la finance pour partager les honneurs et les richesses. Araminte frayant avec les marquises, le comte Dorimont sollicitant sa main, un intendant osant la lui disputer, ce sont autant de faces d'une question sociale que Marivaux a bien vue. Il essaie de la résoudre en plaçant dans la bouche de la jeune veuve des critiques sur les mœurs qui font la partie belle aux mal parvenus et aux malhonnêtes gens, au lieu de la faire telle au seul mérite. Ajoutez cette indéfinissable atmosphère d'argent et d'amour, cette sensibilité voisinant avec la sécheresse, cette raison raisonnante et cette dialectique pour le cœur et par le cœur, et vous trouverez des personnages du temps qui prennent place dans une comédie de mœurs.

## III

Mais, ainsi dessinés, ils n'ont encore que l'apparence de la réalité. Pour vivre, ils ont besoin de la vraisemblance interne. Au fond, l'existence de la réalité est subordonnée à son union étroite avec la vérité psychologique, qui est son expression la plus haute, son état le plus parfait. Il faut que toute ligne de démarcation entre les deux soit impossible. C'est un miracle rare, parce qu'on doit être à la fois psychologue et moraliste. Molière a su accomplir ce tour de force. Encore ne procède-t-il le plus souvent que par effets de masse. Le difficile est de faire coexister l'analyse et la synthèse, de démontrer d'un côté ce que l'on remonte de l'autre. La réalité vivante est un tissu serré et changeant, une tapisserie de Pénélope qui n'existe que d'être faite et dé faite. Marivaux a tenu la gageure. Nous venons d'en faire l'expérience nous-mêmes, car, en nous essayant à la reconstitution des mœurs, nous avons laissé passer des bribes d'analyse psychologique. On lui a reproché de ne peindre que des âmes dépouillées de leur enveloppe terrestre ; il recrée ici l'âme et le corps. Sachant appuyer ou glisser à propos, ménageant des transitions savantes entre le général et le particulier, l'analyse et la synthèse, il procède avec son balancier sur la corde raide et s'achemine vers la vie. Du fait d'une inévitable servitude, et pour la clarté de la démonstration, la critique littéraire se voit obligée de dissocier ces deux aspects de la réalité et de les considérer chacun séparément.

On n'a pas moins contesté la vérité que la réalité des personnages de notre auteur. Lanson, par exemple, a jugé leurs caractères hypothétiques et quintessenciés (9). Il y a sans doute du vrai dans cette assertion. Mais peut-on la généraliser ? L'opinion toute contraire a été admise et on a comparé Marivaux à Racine. Il a su, dit-on, démontrer avec adresse les âmes des jeunes femmes et des jeunes filles.

Araminte et Marton n'apportent pas un démenti à cette réputation. La jeune veuve, qui n'a pas renoncé à l'amour, qui compte se dédommager peut-être d'un mariage de raison, tout en restant sage et réservée, et qui se risque à des audaces de conséquence en découvrant l'amant rêvé, est d'une espèce assez courante. Nous assistons à la naissance de la tempête, nous voyons la fille respectueuse passer de l'état de calme à l'état d'exaltation passionnée sous l'effet de stimulants d'une

(9) *Histoire de la Littérature française*, dernière édition, pp. 654-657.

Ce n'est point l'avis de M. Marcel Arland dans son *Marivaux*, Paris, Gallimard, 1950, in-12.

virulence progressive, la compassion, l'estime, l'intérêt et enfin l'amour, né de l'opposition rencontrée dans son entourage. C'est le plus puissant allié des tendres sentiments. Car, ainsi qu'on l'a souvent répété, il suffit de dire à une femme : cet homme ne mérite pas votre confiance, ou bien, prenez garde, vous allez vous compromettre, pour qu'elle prête la main au désastre que l'on aura appréhendé. Un peu de caprice, une bonne dose de jalousie pour Marton et la « grande brune très piquante », le désir de dominer un mari qui lui devra tout, la joie d'appartenir à un être jeune et beau, librement choisi, la décident en faveur de Dorante, plutôt que de Dorimont, dont elle craint la supériorité. De la sincérité et de la spontanéité, du calcul et de l'étourderie, de la bonté et de la hauteur ; elle est faite de contradictions et d'incertitudes, n'ayant de ferme en elle que l'amour qui grandit ; par là même, elle reste très « femme ». Nous croyons aussi avoir rencontré Marton, vierge sage qui attend l'époux, franche et sensée, regardant la vie en face ; non point qu'elle soit parfaite, loin de là ; elle a des côtés un peu mesquins, se faisant complice du comte et supputant la dot qu'il lui constituera avec Araminte. Elle est naïve aussi, quand elle croit Dorante sur parole. Elle, que les épreuves matérielles et les deuils avaient trouvée forte, nous la voyons fléchir sous un premier amour déçu. Son bon sens cartésien s'en va avec les larmes.

Dorimont, qui traîne l'ennui d'une race essayant depuis deux siècles de se divertir et qui trouve l'amour d'Araminte pour divertissement, est également vivant. Il mène cet amour comme une intrigue de cour et compte sur ses complaisances et ses largesses. Il est de ceux qui croient tout pouvoir par l'argent et la naissance. Dorante, au contraire, ne vaut que par sa bonne mine. Il sait qu'elle est son capital et il l'utilise. En lui, l'intérêt et l'amour sont venus se rencontrer ; ils font d'abord bon ménage. Il n'a pas vu combien le moyen employé était indigne, mais le succès amène le remords et la pénitence finale. Il ne regrette d'ailleurs que sa conduite à l'égard d'Araminte, il ne voit pas le mal qu'il a pu faire à Marton en se jouant de ses sentiments. Lui non plus il ne réfléchit pas. Il n'en est pas à son premier amour et il sait comment en user avec les femmes. Il joue même la comédie, mais il se prend à son propre jeu.

S'il est une qualité dont s'enorgueillirait M. Rémy, c'est la réflexion. Ses arguments sont irréfutables et il réduit au silence la terrible Madame Argante. Vieillard vert, ne désespérant point de prendre femme et même d'avoir des enfants, il se montre bon oncle, un tantinet bougon. Il porte une véritable affection à son neveu, tout en le malmenant, car avec l'argent c'est tout ce qu'il possède et hérite au monde. On l'a comparé avec raison à Van Buck (10). Mais tandis que

---

(10) Voir en particulier, acte I, sc. I et acte II, sc. XI, d'*Il ne faut jurer de rien*.

celui-ci est d'accord avec la future belle-mère de Valentin, notre procureur est l'ennemi juré de Madame Argante. La grosse bourgeoise cherche aide et protection auprès de son gendre présomptif, dont elle est toujours flanquée. Elle peut d'autant moins répondre à son redoutable adversaire, que celui-ci démasque sa folle ambition et la rapetisse à son véritable niveau social. Elle qui fait trembler tout le monde dans la maison, y compris même sa fille, elle a trouvé son maître.

M. Rémy l'attaque de face, Dubois de flanc en exécutant un mouvement tournant. Il est l'instigateur du complot, et le chef de la conjuration. Il manœuvre tous les fils qui viennent se rejoindre dans ses mains. Il a juré d'établir son maître, qu'il aime un peu comme un fils, et il se dévoue à cette cause. Valet sans doute, mais combien fidèle et désintéressé. Nous avons parlé de Mascarille, de Scapin et de Crispin. Il ne représente exactement aucun d'eux, ou plutôt, c'est un Scapin qui est allé à confesse, qui a pris la résolution de ne plus pécher, tout au moins de faire servir sa ruse et son esprit d'intrigue — *etiam peccata* — aux intérêts de Dorante. Le Figaro vieilli de *La Mère Coupable* n'est pas différent, par ses bonnes intentions. Dubois est également sur le retour, il a acquis de l'expérience. Passé maître en la science des cœurs, et la poliorécétique amoureuse, il a le diagnostic foudroyant, les décisions promptes et sûres, d'autant plus sûres que son propre intérêt n'est pas en jeu. Ce profond psychologue, qui prend soin de nous informer de l'évolution sentimentale d'Araminte, nous tient au courant de ses états d'âme, et disserte merveilleusement des causes et des effets, ce profond psychologue, dis-je, est-il trop irréal ? Faut-il voir en lui Marivaux travesti — il aime, en effet, les déguisements — qui s'est introduit dans la pièce pour la mener au dénouement ? Peut-être. Mais le grimage est si habile, le personnage est si naturel, avec sa clairvoyance et sa sagacité, sa tendresse pour Dorante et sa rigueur pour Araminte, que nous lui pardonnons volontiers de trop bien réussir.

Le pauvre Arlequin est son vivant contraste. Il reste balourd et nigaud, naïf et conciliant. Il conserve son irrésistible drôlerie qui nous vaut des réparties si savoureuses. Dispensateur de joie, sonneur de rires à toute volée qui couvrent les résonances pénibles et convient aux intermèdes comiques, il apparaît comme un personnage irréal, perdu dans la réalité, qui lutte avec elle et ne la comprend pas. Elle déteint cependant sur lui et il la copie inconsciemment. Tête égarée, caractère qui existe, personnage vrai plutôt que vraisemblable.

## IV

Tels qu'ils se présentent, ces êtres savent-ils vraiment obéir à la vie ? Il est une loi littéraire selon laquelle l'auteur, en essayant de se renouveler, ne peut se dégager totalement de sa première manière et reste dans le prolongement de lui-même. Or, notre dénicheur d'amour est le maître des mirages. Le prisme où il décompose et recompose la lumière de la vie a son propre indice de réfraction. L'œuvre littéraire serait-elle œuvre d'art si l'on n'y retrouvait la personnalité et le caractère de l'auteur ? Sans doute on répète que le dramaturge et le romancier ne doivent pas conduire leurs personnages, mais se laisser conduire par eux. Mais cet abandon absolu mène-t-il à la vie ? Voyez les romans populistes, ou même ceux des Goncourt ou de Flaubert : les corps tombent en poussière sous les oripeaux. Malgré lui, Marivaux résiste à ses créatures.

D'abord tous les acteurs des *Fausse Confidences*, même Madame Argante, même Marton, semblent s'être donné le mot pour marier Araminte et Dorante. Il y a une conspiration des vraisemblances, née de celle des caractères et des actions. Ainsi ce mariage si soudainement projeté par M. Rémy, entre son neveu et la suivante, réalise déjà deux points du plan de Dubois : il fortifie l'alliance qu'il a décidée de Dorante et de Marton, et servira à exciter la jalousie d'Araminte. Marton se rend très bien compte de ce que ce projet présente d'irréflexion : le procureur pêche contre lui-même : « En vérité, tout ceci a l'air d'un songe, déclare-t-elle. Comme M. Rémy expédie ! » (I, sc. V). D'autre part, l'étourderie de Madame Argante, qui révèle à l'intendant dès qu'elle le voit ses ambitions secrètes et la ruse qu'elle compte employer pour réduire la résistance de sa fille, est fort bien amenée : en essayant de le gagner, elle le met en garde et lui dicte la tactique tout opposée qui l'introduira dans les bonnes grâces d'Araminte. Je sais bien qu'elle est stupide de caractère, mais il faut que la stupidité soit vraisemblable. Que dire de celle d'Arlequin dans sa dispute avec Dubois ? « De quoi t'avises-tu, s'écrie-t-il, d'ôter ce tableau qui est tout à fait gracieux, que mon maître considérait, il n'y a qu'un moment, avec toute la satisfaction possible ? Car je l'avais vu qui l'avait contemplé de tout son cœur ; et il prend fantaisie à ce brutal de le priver d'une peinture qui réjouit cet honnête homme » (II, sc. XI). Et cette lettre qui arrive à point pour tout expliquer, n'a-t-elle rien d'artificiel ? Mais nous avons été dûment avertis que M. Rémy ne voit le monde qu'au miroitement de l'or, qu'Arlequin ne brille point par son intelligence, pas plus que Madame Argante. Qu'importe, il nous semble que Marivaux triche. La Duchesse d'Orléans aurait dit à la représentation des *Fausse*

*Confidences* : « Mon Dieu ! que de peine se donnent ces gens-là pour se comprendre ! » (11). On pourrait, en appliquant ce jugement aux traits de caractère et à l'action, affirmer que tous se donnent beaucoup de mal pour faire connaître la passion de Dorante à Araminte.

En réalité, la princesse visait le langage. Si le reproche était vrai, il serait grave. Il n'en est rien, ou presque. Nous disons presque, parce que le langage d'un ou deux acteurs n'est pas propre à leur nature ou à leur condition et risque par cela même de fausser la réalité. C'est le langage de Dubois qui soulève déjà une première objection. Sans doute par son intelligence et ses aptitudes est-il au-dessus de sa condition, sans doute sait-il garder un ton de familiarité aisée de domestique indispensable, mais écoutez ce couplet avec sa métaphore suivie et remarquez le marivaudage final : « Oh ! Oui ! point de quartier. Il faut l'achever pendant qu'elle est étourdie. Elle ne sait plus ce qu'elle fait. Ne voyez-vous pas bien qu'elle triche avec moi, qu'elle me fait accroire que vous ne lui avez rien dit ? Ah ! je lui apprendrai à vouloir me souffler mon emploi de confident pour vous aimer en fraude » (III, sc. I). Bien que la chasse fût plus répandue à cette époque qu'à la nôtre, et qu'on n'ait pas à supposer que Dubois est un ancien piqueur, cette image tirée de la vénerie et la pointe précieuse ne laissent pas de nous surprendre. Marivaux s'est oublié. Mais là où nous sommes encore plus surpris, c'est lorsque nous écoutons Arlequin. Evidemment, le type conventionnel qu'il représente lui donne tous les droits à la fantaisie. Nous avons Arlequin poli par l'Amour, le voici par le simple marivaudage : « C'est Madame, dit-il à la sc. VIII du 1<sup>er</sup> acte, qui donnera ordre à Monsieur de souffrir mon service, que je lui prêterai par le commandement de Madame. » Et il continue : « Oh ! ça, Monsieur, nous sommes donc l'un à l'autre, et vous avez le pas sur moi ? Je serai le valet qui sert ; et vous le valet qui serez servi par ordre. » Plus loin, il marivaude en l'honneur de Marton : « Quand il y aura à trotter pour votre serviable personne, n'ayez point d'autre postillon que moi... Je vous recommande l'exactitude à cause de Monsieur Dorante, qui mérite toutes sortes de fidélités... Je suis votre serviteur éternel » (III, sc. III). *Votre serviable personne, le postillon, toutes sortes de fidélités, votre serviteur éternel*, sont de trop jolies trouvailles pour un imbécile, qui emploie ici même un langage un peu rude.

Il est d'ailleurs d'autres pages de marivaudage qui sont mieux adaptées aux personnages, comme cette scène XV du deuxième acte, où nous voyons jouter Araminte et Dorante. Mais ce que Marivaux a encore mis de meilleur de lui-même dans les *Fausse Confidences*, c'est sa bonté, qui le pousse à présenter une vérité choisie, par réaction contre la sécheresse qui l'environne et les désordres dont il a été le témoin sous

(11) Desboulmiers, *Histoire du Théâtre Italien*, 6 vol., voir t. V.

la Régence, et qui se prolongent. Il ne veut pas scandaliser, et en cela il reste fidèle au programme qu'il esquissait dans la première feuille du *Spectateur Français* : « Il ne sera vrai qu'avec décence, écrivait-il, il ne lui viendra à l'esprit rien de malin, ni rien de trop libre » (12). Il hait tout ce qui s'écarte des bonnes mœurs. Aussi évite-t-il résolument dans la peinture des caractères la laideur morale, et épargne-t-il à ses personnages de trop vives souffrances. Il ne déroge vraiment à cette règle que dans ses romans. Au théâtre, il a un tact merveilleux. A peine Dubois remarque-t-il au premier acte que Dorante aurait bonne façon en déshabillé dans le cabinet d'Araminte. C'est la seule intrusion de la crudité du siècle dans *les Fausses Confidences*. Il peint les mœurs, mais en gardant une réserve qui est un reproche. Que dire de la conduite de Marton qui ne craint pas d'agir sur la promesse d'une dot contre le gré de sa maîtresse, du complot ourdi par Dubois pour donner à son maître le cœur et le bien d'Araminte, ce qui décharge d'autant la responsabilité morale de Dorante ? Car, sur les fins avouées et inavouées de l'intrigue, nous ne devons conserver aucune illusion. Dubois se charge de nous ôter celles que nous pourrions avoir dès la troisième scène du premier acte : « Nous sommes convenus de toutes nos actions ; toutes nos mesures sont prises ; je connais l'humeur de ma maîtresse ; je sais votre mérite, je sais mes talents, je vous conduis ; et on vous aimera, toute raisonnable qu'on est ; on vous épousera, toute fière qu'on est, et on vous enrichira, tout ruiné que vous êtes ; entendez-vous ? Fierté, raison et richesse, il faudra que tout se rende. Quand l'amour parle, il est le maître. » Est-ce que les procédés de Jacob dans *Le Paysan parvenu* sont différents ? Seulement, Marivaux atténue la vérité cruelle : Jacob s'est dédoublé en Dorante, amoureux plutôt que cupide, et en Dubois, qui a l'avantage d'agir avec désintéressement. Et comme cet amour frelaté demeure jusqu'à la fin un peu trouble et impur, Marivaux ira jusqu'au repentir, au rachat moral du jeune intendant par la confession ; et Araminte ne fait pas attendre l'absolution : « Il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire et on doit lui pardonner quand il a réussi. » C'est elle, d'ailleurs, qui a pris soin de déclarer au comte qu'elle « n'est pas d'un rang qui lui convienne », pour préparer son mariage avec Dorante.

Marivaux pourrait donc se défendre de représenter librement l'immoralité. Bride-t-il la sensibilité ? Car cette victoire de l'amour a fait des victimes. Des espérances sont mortes à l'aurore de cette passion partagée. Celles du comte, d'abord, mais il trouvera de quoi se consoler, celles de Marton ensuite. C'est dans ses illusions perdues

(12) Ed. Paul Bonnefon, Paris, Bossard, 1921. (Collection des Chefs-d'œuvre méconnus.) La délicatesse de Marivaux, peintre des caractères féminins, a été analysée avec bonheur par Mlle Käthy Lüthi dans *Les Femmes dans l'œuvre de Marivaux*, Les Editions du Chandelier, Bienne, 1 vol. in-8°, 1943. Voir en particulier ce qu'elle dit d'Araminte aux pp. 79-83.

qu'il y a surtout quelque chose de tragique. La première blessure, celle qui lui ouvre les yeux, c'est le portrait, puis c'est la vue de Dorante aux pieds d'Araminte. Voilà ce qui la désabuse. Elle, si gaie et si courageuse, elle s'assombrit. A la dixième scène du troisième acte, son explication avec Araminte a quelque chose de pénible. C'est une jeune fille qui pleure doucement devant sa rivale heureuse ; on croirait entendre les paroles qu'aurait prononcées Rosette dans *On ne badine pas avec l'Amour*, si, devant la découverte atroce, elle avait parlé avant de se donner la mort : « Pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'abandonner au hasard d'aimer un homme qui n'est pas fait pour moi, qui est digne de vous... » Mais Araminte est meilleure que Camille. — « Tu l'aimais donc, Marton », dit-elle, « d'un ton doux ». Marivaux, pour voiler l'impression poignante de cette scène, rend Marton courageuse : « Laissons là mes sentiments », répond-elle. « Rendez-moi votre amitié comme je l'avais et je serai contente. » Elle se déclare consolée quand Araminte fait sa paix avec elle ; mais c'est une quiétude factice. C'est la rivale victorieuse qui exprime ici les sentiments véritables de Marton et du spectateur : « Non, Marton, tu ne l'es pas encore. Tu pleures et tu m'attendris », et Marivaux refuse de montrer et de peindre la souffrance. Il fait intervenir Arlequin : il pleure, lui aussi, mais c'est pour la lettre qu'on lui a soutirée, et il nous fait rire. Telle est sa fonction, chaque fois que la situation s'assombrit. Cependant, Nivelles de la Chaussée réapparaît : Dorante pleure à la porte, Marton a l'air triste et attendri, et l'entretien des deux amants débute sous le signe de l'émotion. Ainsi la sensibilité vient cacher la laideur morale, le comique fait taire la sensibilité quand elle éclate. Le maître des mirages sait admirablement doser l'une et l'autre. Il a fait disparaître Marton qui sanglote sans doute dans sa chambre et ne reviendra plus. Un voile nuptial retombe sur l'action et les personnages, et nous convie à la joie : nous avons bientôt oublié.

Marivaux n'a donc point trop triché. Il laisse pressentir et deviner ; il ne veut montrer, comme un père indulgent, que les beaux côtés de ses enfants, mais il connaît leurs défauts et parfois quelques mots lui échappent. Il y a en lui du Richardson (13). Dira-t-on après cela qu'ils ne sont point vrais et réels ? Nous aurions mauvaise grâce à prétendre le contraire, et même nous ferions preuve de mauvaise foi. Il est en ce moment dans sa veine réaliste. N'oublions pas qu'il a déjà commencé *la Vie de Marianne* en 1731 (14) et que le *Paysan parvenu*

(13) Cf. Ch. Grimm, *Encore une fois la question Marivaux-Richardson*, Revue de Littérature comparée, 1924, pp. 590-600.

(14) Voir Edmond Estève, Intr. au théâtre de Marivaux, *Chronique des Lettres françaises*, 1929, pp. 377-398, et M.-J. Durry, *Quelques nouveautés sur Marivaux*, Paris, Boivin, in-8°.

Cette veine réaliste se marque dès ses premiers romans. Cf. notre article sur *Les Débuts de Marivaux romancier*.

précède d'une année *les Fausses Confidences*. Marivaux n'en a pas oublié le sujet, et la pièce qui suit le roman en est comme un remords, un repentir. La perspective théâtrale, la rapidité de l'action achèvent d'atténuer la crudité et la gravité des faits, le réalisme des caractères. Voyez ce que devient le même sujet dans le *Roman d'un Jeune Homme Pauvre* d'Octave Feuillet. Qu'en eût fait Beaumarchais ? Marivaux semble annoncer plutôt ici l'honnête Sedaine (15). Peints avec des tonalités et des nuances d'analyse quasi proustienne, vrais et réels, les personnages des *Fausse Confidences* créent ce qu'on pourrait appeler la comédie courtoise, dans la meilleure tradition de Ménandre et de Térence. Ils montrent un tournant dans cette production dramatique qui touchera désormais à la comédie de mœurs ou même au drame bourgeois. *Le Legs*, *L'Épreuve*, *les Sincères*, *le Préjugé vaincu* en sont les meilleures preuves et cela nous empêche de classer Marivaux parmi les simples rêveurs.

---

(15) Cf. *Le ton du Philosophe sans le savoir*.